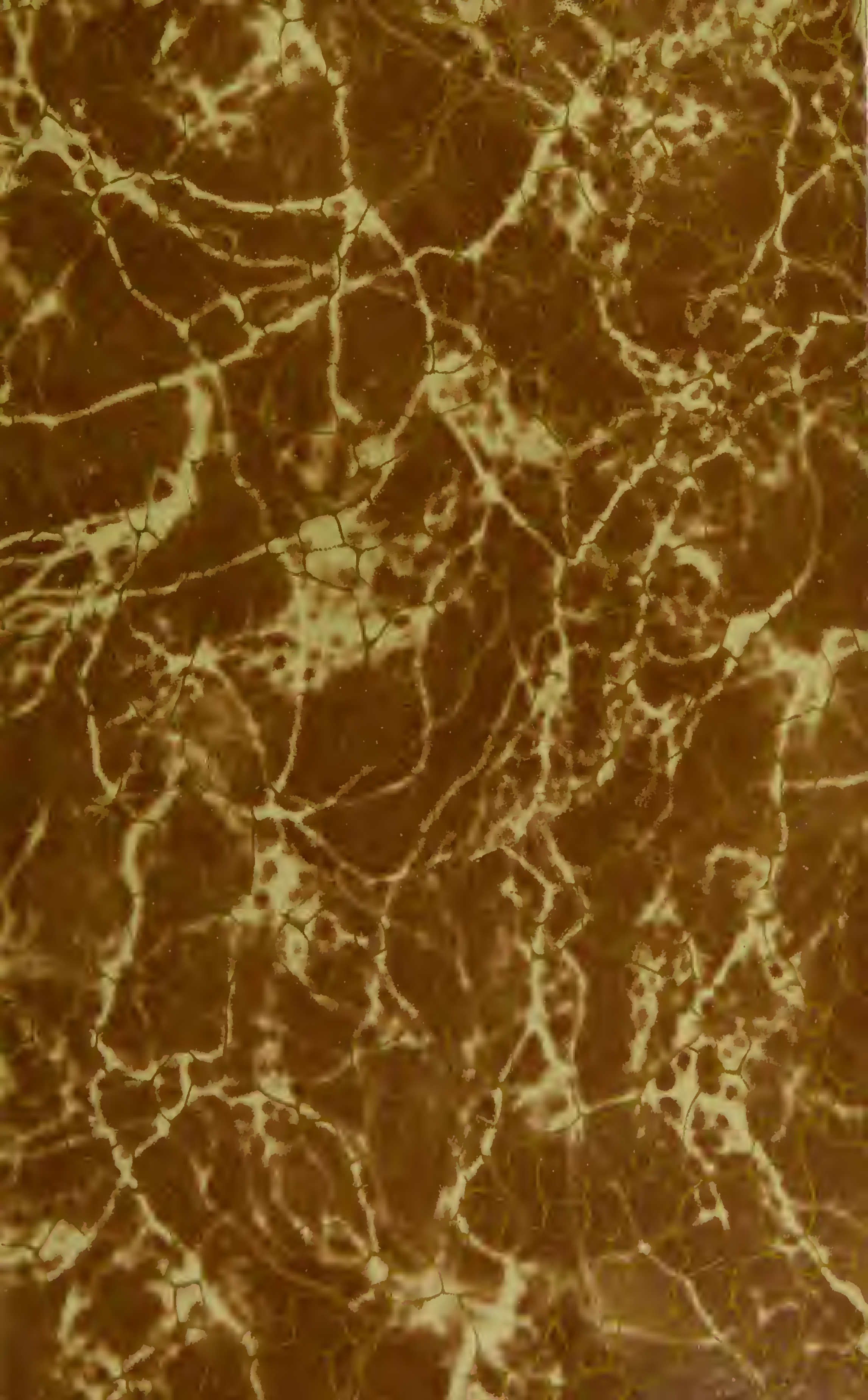


HISTOIRE MEDICALE

DE

L'ARMÉE DE NAPLES,

PAR M. SAVARESI.

Rarò evenit, ut à malignâ aliquâ epidemiâ exercitus non decimentur.

BERNARD. RAMAZZINUS, de morbis castrensibus.

MÉDECINE MILITAIRE.

HISTOIRE MÉDICALE DE L'ARMÉE DE NAPLES.

PAR M. SAVARESI, Médecin en Chef,

PUBLIÉE

PAR M. DES GENETTES;

ET

Extraite du Journal de Médecine, Chirurgie et Pharmacie de MM. CORVISART, LEROUX *et* BOYER.

LORSQUE j'arrivai à l'armée de Naples, vers la fin de vendémiaire de l'an 14, à la suite des ordres ministériels que je reçus à Paris, dans les jours complémentaires de l'an 13, le quartier-général était en mouvement, et les troupes qui avaient été cantonnées dans l'Abbruzze et dans la Pouille, évacuaient ces deux provinces du royaume de Naples. L'armée, forte à-peu-près de 18,000 hommes, était composée de trois divisions commandées par les généraux *Lecchi*, *Montrichard et Reynier*. Il y

avait peu de malades, et ils n'étaient affectés que de maladies légères. Les hôpitaux du royaume de Naples furent supprimés, à l'exception de celui de Pescara, qui se trouvait le dernier sur la route de l'Abbruzze, et le plus près des frontières de la Romagne; il fut laissé comme point intermédiaire des évacuations de la Pouille et de l'Abbruzze, sur Ancône, et pour recevoir les hommes qui tomberaient malades en route : le médecin *Boni* en fut chargé jusqu'à son entière évacuation, qui s'effectua un mois après. Comme sur toute la route qui côtoie l'Adriatique, et que devait parcourir l'armée, on ne rencontrait qu'une petite ambulance à Rimini, première ville du royaume Italique, le général en chef, conseiller-d'Etat, *Gouvion Saint-Cyr*, ainsi que l'ordonnateur *Colbert*, ordonnèrent la création de deux hôpitaux provisoires, l'un à Ancône, et l'autre à Pesaro. L'automne ayant été pluvieuse et humide, ces deux hôpitaux furent remplis de malades attaqués de fièvres intermittentes, de catarrhes, de dyssenterie, et de quelques fièvres continues. L'armée étant entièrement sortie du royaume de Naples, le quartier-général se porta d'abord de Barletta à Ancône, ensuite à Pesaro, et de cette ville à Bologne, où il y avait un hôpital militaire français, établi aux frais du gouvernement Italien, et dirigé par une administration française. Arrivée dans la Romagne et dans le Bolonais, l'armée reçut la dénomination de *Corps d'armée commandé par le lieutenant-général Saint-Cyr*. Le service de l'hôpital d'Ancône fut confié aux médecins *Breugne* et *Collet-Maygret*, et je laissai à Pesaro le docteur *Renoult*.

Les premiers froids et les neiges nous surprirent à Bologne, vers la moitié de brumaire. Cette ville est très-sujette aux neiges abondantes, par sa proximité des Appennins, ainsi que par sa situation au N.-E. des mêmes montagnes, et au débouché de plusieurs vallées, et de fleuves assez considérables. Le vent du N.-O. est la principale cause de cet inconvénient. Une partie de la division *Montrichard* fut détachée en Toscane, et le reste de nos troupes continua sa marche à travers les pays marécageux du Ferrarois, passa le Pô sur deux points, à *Polasella* et à *Ponte di Lago Oscuro*, vers le 20 brumaire, et arriva à la fin du mois à Padoue, et dans les petites villes de Terre-Ferme qui environnent Venise. A Ferrare, il y avait un hôpital civil qui recevait nos militaires malades, toutes les fois qu'ils s'y présentaient, ce qui était une bonne ressource. Le quartier-général se rendit en même temps que les troupes de Bologne à Padoue, d'où il partit sur-le-champ pour Venise. Au moment où nous allions passer la Piave, nous reçûmes contre-ordre, et nous retournâmes dans le Padouan, où notre corps d'armée fut cantonné pour bloquer Venise. Nos troupes étaient placées dans différens villages, tout le long de la Brenta et des Lagunes. Le quartier-général s'établit à Strà, et notre corps d'armée, qui ne se confondit pas avec l'armée d'Italie, prit le nom d'*Armée d'observation devant Venise.* Je n'avais à ma disposition, pour assurer le service des fiévreux, que le médecin *Marcellini.* Le docteur *Bagnéris*, qui faisait les fonctions de médecin en chef avant mon arrivée, resta malade à Bologne

d'un rhumatisme aigu. Ainsi les six médecins qui étaient attachés à l'armée de Naples, se trouvaient distribués sur une ligne de deux cents lieues environ.

Le passage d'un des pays les plus chauds et les plus secs de l'Italie méridionale, la Pouille, dans la Haute-Italie, par la route de l'Adriatique, fait pendant la saison la plus humide, la plus pluvieuse, et la plus inconstante de ces régions, l'automne; une marche à-peu-près de deux cents lieues, pendant laquelle nos troupes n'ont pas eu de repos; la transition de la vie tranquille que menaient nos soldats dans le royaume de Naples, à une activité continue et extraordinaire; la difficulté et la peine qu'éprouvaient les piétons à franchir les mauvais pas des chemins fangeux qui se trouvent entre Bologne et Padoue, en passant par Ferrare, ont sans doute exercé une influence pernicieuse sur la santé du soldat, et doivent être considérés absolument comme des causes de maladies, dont les effets étaient sur-tout à craindre dans le commencement de l'hiver suivant. Nous avons laissé depuis Ancône jusqu'à Ferrare, dans les différens hôpitaux que j'ai mentionnés, à-peu-près trois cents malades.

Dans les premiers jours de frimaire, tandis que notre corps d'armée était occupé à faire le blocus de Venise, une division Autrichienne, forte de cinq à six mille hommes, commandée par le prince de *Rohan*, et détachée des armées du général *Mack*, vint déboucher sur le Padouan, en passant par les gorges du Tyrol, avec l'intention de nous surprendre, et de se jeter sur Venise. Le lieutenant-général *Saint-*

Cyr, ainsi que le général *Reynier*, instruits à temps de ce mouvement imprévu de nos ennemis, allèrent à leur rencontre, avec la plus grande célérité, et se trouvèrent en présence près de Castel-Franco, sur la route de Padoue à Bassano, où s'engagea un combat très-opiniâtre qui dura de quatre à cinq heures. La colonne ennemie se trouvant cernée de toute part, se rendit prisonnière de guerre. Cette affaire nous donna plus de 600 blessés, tant Français qu'Autrichiens.

Quoique nous fussions à Padoue depuis plusieurs jours, chargés d'y former des hôpitaux, et que nous eussions déja choisi les locaux convenables pour les y établir, malgré nos sollicitations réitérées, nous avions à peine un commencement d'hôpital dans le vaste couvent de Saint-Augustin, lorsque les blessés arrivèrent en grande affluence, et remplirent toute l'étendue de ce local. Nous prîmes pour les fiévreux le couvent de Saint-Benoît, que nous évacuâmes quelque temps après pour occuper le collège de Saint-Marc, dont le local était plus grand et offrait plus de ressources.

Les prisonniers Autrichiens ne restèrent que quelques jours dans la ville de Padoue et ses environs; ils nous donnèrent pourtant beaucoup de fiévreux. Les maladies qui régnaient parmi eux étaient les dyssenteries et les fièvres nerveuses de lassitude. Elles n'étaient pas opiniâtres, et cédaient généralement à une méthode légèrement stimulante, ainsi qu'au repos secondé par une nourriture saine.

La saison de l'hiver avançait, les froids devenaient piquans, et alternaient avec des pluies lentes et continuées, un brouillard épais, ou

un temps fortement brumeux. Il arrivait souvent que les vents du S., S.-E., S.-O., vents chauds et humides, succédaient rapidement à ceux de N.-O., N., N.-E. et E., qui amènent généralement un froid sec, précédé de fortes pluies, ou un temps extrêmement venteux. Les Alpes Juliennes ou du Tyrol, qui couronnent la belle plaine du Padouan et du Bassanais, les différentes branches de la Brenta, de concert avec le Bacchiglione et les nombreux canaux auxquels elles donnent naissance; les Monts-Euganéens, rendus célèbres par *Spallanzani* et *Fortis*, qui circonscrivent la plaine au S.-O, et le voisinage des Lagunes, ne contribuent pas peu à causer les altérations de l'atmosphère. Un de nos anciens collègues, le feu docteur *Salmon*, ayant fait le service dans les hôpitaux militaires de Padoue, en l'an 5, profita de cette occasion pour rédiger la topographie physique et médicale de cette ville, qu'il a fait imprimer dans la même année. Ce petit ouvrage donne une idée exacte du climat de Padoue, et contient une foule d'observations intéressantes et judicieuses.

L'hôpital des fiévreux, qui était confié aux soins du docteur *Marcellini*, se remplissait des malades, dont les affections dominantes étaient inflammatoires et nerveuses. Les pleurésies et les péripneumonies étaient devenues fort communes; mais elles n'étaient pas bien dangereuses en les traitant avec une méthode antiphlogistique, et en employant la saignée dans le premier période de la maladie, qu'il fallait nécessairement répéter, si la douleur ne diminuait point : il y en avait quelques-

unes d'asthéniques, qui exigeaient un traitement tout opposé, c'est-à-dire l'emploi des stimulans; elles ne pouvaient céder qu'à des vésicatoires, de l'opium, et même du quinquina : nous avons perdu peu de malades de ces différentes espèces de maladies du poumon.

Les fièvres nerveuses étaient des typhus assez graves, accompagnées quelquefois d'affection comateuse; on les combattait avantageusement avec les excitans du premier ordre, tels que le camphre, l'opium, les éthers, les vésicatoires comme rubéfians, le quinquina, la serpentaire de Virginie, les vins généreux, etc. Les fièvres intermittentes étaient en petit nombre, les rhumes augmentèrent, et les dyssenteries graves parurent tout-à-coup. Ces dernières régnaient sur-tout parmi les jeunes soldats de la légion Corse, qui, pour la saison, étaient assez mal vêtus. Comme elles étaient causées par les fatigues excessives, par la mauvaise nourriture et par l'humidité, les meilleurs remèdes pour les dompter étaient les vins anodins, l'opium, le diascordium, et les toniques en général. Les huileux et les gommeux convenaient quelquefois. L'ipécacuanha administré de différentes manières, n'a été d'aucune utilité.

Vers le 20 frimaire, les malades étant augmentés considérablement, et le médecin *Boni* ayant rejoint le quartier-général, je lui fis de suite partager le service avec son collègue *Marcellini*; mais ces deux médecins ne suffisant pas pour la quantité de fiévreux qu'il y avait, le médecin en chef de l'armée d'Italie vint à mon secours, et m'envoya le docteur *Saturnini*.

Pendant tout le temps que nous sommes restés à Padoue, depuis les derniers jours de brumaire jusqu'au commencement de nivôse, nous avons perdu 76 malades, sur 1,377 qui sont entrés à l'hôpital. En partant de Padoue, nous en avons laissé 520 confiés aux soins des médecins dont je viens de faire mention.

Quand l'armée d'Italie eut opéré sa jonction avec la droite de la grande-armée, par la Carinthie, la Carniole et la Styrie, la paix étant faite avec la maison d'Autriche, et la cour de Naples ayant rompu sa neutralité par le débarquement que firent les Anglais et les Russes dans le royaume du même nom, notre corps d'armée fut renforcé de deux divisions d'infanterie, et d'une de cavalerie, et reçut ordre de retourner, à marche forcée, dans l'Italie méridionale, par la même route qu'elle venait de parcourir. Le quartier-général se transféra de Strà à Padoue, où il demeura quelques jours, et se rendit ensuite à Pesaro, par Ferrare et Bologne. Nous nous mîmes en mouvement avec des neiges excessives qui nous accompagnèrent depuis les gorges des Monts-Euganéens, à Monzzolino jusqu'à Césène, dans la Romagne, pendant l'espace de cinquante lieues. Dans les pays-bas qui sont situés entre le Pô et le Reno, il y avait plus de trois pieds de neige, qui rendait la marche très-pénible, soit pour les hommes, soit pour les chevaux. La plupart de nos soldats étant mal habillés et mal chaussés, puisqu'il y en avait un grand nombre qui allait nuds pieds, les vivres des étapes n'étant pas toujours d'une bonne qualité; les moyens de chauffage

n'étant pas très-abondans, et la distribution d'eau-de-vie, si nécessaire dans cette saison et dans ce climat, n'étant pas faite, les troupes ont souffert considérablement, et il y est tombé beaucoup de monde malade. Après le passage de la troisième division, il y avait dans l'hôpital de Bologne, environ 1,100 fiévreux.

Le quartier-général, arrivé à Pesaro, y resta quelques jours, et s'occupa des dispositions pour le passage des Appennins, afin que les vivres et les moyens de transports ne manquassent point. Pour cette raison, on donna ordre que l'armée passât par les trois routes qui conduisent de la Romagne et de la Marche d'Ancône, dans la province de l'Ombrie, et qui se réunissent à Foligno; c'est-à-dire, que l'avant-garde de l'armée passerait d'Ancône à Foligno, par Macerata et Serravalle; que l'arrière-garde se rendrait de Sinigaglia à la réunion des trois routes précitées par Jasi et Fabriano, et que le quartier-général, avec les administrations, irait par Fossombrone, ou par la route de *Purto*, *Petra Pertusa* des Romains. Ce fut dans le commencement de janvier 1806, que l'on effectua ce passage avec toute l'intempérie de l'air qui règne dans cette saison au sommet des Appennins. Descendus dans les plaines de Foligno, on trouva un climat bien moins rigoureux, et on commença à ressentir les douceurs de l'Italie méridionale. Le quartier-général s'établit à Spoleto, capitale de l'Ombrie, tandis que nos troupes se rassemblaient aux frontières de l'Abbruzze, et prenaient des positions militaires pour pouvoir agir hostilement contre

les Napolitains, au premier ordre. Dans cet état de choses, les malades commençant à paraître dans les différentes divisions, je donnai ordre au docteur *Bagnéris*, qui sortait de convalescence à la suite d'une maladie assez grave, ainsi qu'à ses collègues *Renoult* et *Breugne*, qui étaient disponibles à Ancône, de rejoindre dans le plus court délai le quartier-général, où ils arrivèrent en peu de jours. On forma un hôpital à Foligno, dont fut chargé le médecin *Bagnéris*. On en créa un autre à Terni, où j'expédiai le médecin *Renoult*, et on établit une ambulance à Spoleto, à laquelle j'attachai le docteur *Breugne*. Les malades que l'on y traitait étaient atteints de fièvres intermittentes, catarrhales et nerveuses, lesquelles, malgré le peu de ressources que nous avions en médicamens et en fournitures, guérissaient assez promptement par l'application des moyens curatifs ordinaires : il a péri cependant quelques hommes dans ces différens établissemens.

Jusqu'alors l'armée avait été sous les ordres du général en chef *Saint-Cyr*; le maréchal *Massena* vint le remplacer, et prit le commandement vers la moitié de janvier. Deux autres divisions de l'armée d'Italie furent ajoutées à l'armée de Naples, qui devint forte de 43,000 hommes, et je n'avais que les trois médecins nommés ci-dessus pour assurer mon service, car les trois autres se trouvaient employés à une grande distance du quartier-général, et hors de l'arrondissement de l'armée. Dans la partie administrative, il y eut également du changement; l'ordonnateur *Colbert* fut remplacé par l'inspecteur aux revues *Fé-*

rand, qui fut chargé des fonctions d'ordonnateur en chef de l'armée.

Peu de jours après l'arrivée du maréchal, l'armée étant prête à entrer dans le royaume de Naples, le quartier-général fut transféré à Albano : à peine établis dans cette dernière ville, nous apprîmes que S. A. I. et R. le prince JOSEPH NAPOLÉON venait d'arriver à Rome, et qu'il allait prendre le commandement de nos troupes, ce qui eut lieu bientôt après. L'armée fut partagée en trois corps; celui du centre qui était le plus considérable, fut confié au maréchal *Massena*, et devait entrer dans le royaume de Naples avec le quartier-général par la route de Caprano et de Saint-Germain; celui de la gauche était commandé par le général *Lecchi*, et devait entrer par l'Abbruzze; enfin, le corps de la droite était sous les ordres du général *Reynier*, et devait entrer dans la terre de Labour, ou la Campanie heureuse, par la grande route qui conduit de Rome à Naples, et qui se réunit à celle de Saint-Germain, à quelques milles au N. O. de Capoue.

Les malades augmentant considérablement, on se décida à former un grand hôpital à Rome, capable de contenir mille lits; on choisit pour cela le vaste emplacement situé vis-à-vis l'hôpital du Saint-Esprit, bâti par *Pie VI*, et destiné pour l'hôpital militaire, le même que nous avons occupé comme tel en l'an 6, et où j'ai fait le service pendant cinq mois avant de partir pour l'Egypte. On établit à Velletri, ville de passage à l'entrée des marais Pontins, un hôpital de deux cents malades; et à Terracine, à l'issue des mêmes marais qui ont quarante milles de longueur, on créa une ambulance de

soixante lits. Les hôpitaux étant trop multipliés depuis Padoue jusqu'à Terracine, et le nombre des officiers de santé, sur-tout celui des médecins, étant trop borné pour un service si étendu, les employés de l'administration étant à peine suffisans pour tant d'établissemens, et l'armée risquant d'entrer sur le territoire Napolitain, dépourvue d'officiers de santé et d'administrateurs des hôpitaux, toutes ces considérations obligèrent l'ordonnateur en chef à prendre des arrangemens avec le gouvernement pontifical, au sujet de nos malades, et on détermina que les officiers de santé français, ainsi que les administrateurs, remissent leur service à des officiers de santé et à des agens proposés par le gouvernement papal, en laissant dans chaque hôpital, ou ambulance, des surveillans français pour les services de santé et administratif, et qu'ils rejoignissent sur-le-champ le quartier-général. Alors je donnai ordre aux différens médecins de se rendre auprès de moi pour en disposer selon les besoins du service, et je fis suivre le quartier-général par le docteur *Breugné*.

On quitta Albano au commencement de février; et en même temps que les trois colonnes se mirent en mouvement pour concourir au même but, en frayant des routes diverses, on marcha sur *Civitella del Tronto*, sur Capoue et sur Gaëte; on passa le Garigliano et le Volturno sans aucune opposition; Capoue et Naples nous ouvrirent leurs portes, à la suite d'un traité conclu entre le général en chef S. A. I. et R. le prince Joseph, et une députation Napolitaine; on laissa un corps de troupes en observation devant Gaëte, et le quartier-

général entra à Naples le 14 février. Tandis que l'armée était en marche à travers la terre de Labour, je me transportai à Rome, de concert avec le pharmacien en chef et par ordre du commissaire général, pour y inspecter le service du grand hôpital sur lequel il nous parvint des plaintes bien fondées : ayant fait disparaître les inconvéniens qui y régnaient, et ayant régularisé le service, nous partîmes en grande diligence pour le quartier-général, où nous arrivâmes au moment qu'il entrait à Naples : notre collègue le chirurgien en chef le suivit pendant notre absence, et eut soin, en passant par Capoue, de laisser des officiers de santé dans l'hôpital militaire de cette place.

A Rome, pour bien assurer mon service qui devenait de jour en jour plus important, je mis en réquisition le docteur *Castellini*, sujet distingué, et capable de remplir parfaitement ses devoirs, ayant été précédemment employé à l'armée d'Italie : je le chargeai du service des fiévreux, comme médecin et comme surveillant. Les maladies que l'on traitait dans l'hôpital de Rome, appartenaient aux genres des pleurésies, des typhus, des rhumatismes aigu et chronique, de la coqueluche, du coryza, de fièvres gastriques dépendantes de causes locales, et des diarrhées muqueuses : les antiphlogistiques en général, les légères saignées, les boissons acidulées ou miellées ont réussi dans les affections inflammatoires, et les excitans, ainsi que les toniques, ont combattu avantageusement les affections asthéniques ; le tartrite antimonié de potasse (tartre stibié) administré une seule fois, délivrait les ma-

lades de tous les symptômes de gastricisme. Je remarquerai, en passant, que les praticiens de Rome ont la manie d'ordonner la saignée indistinctement dans toutes les maladies, sans avoir égard ni à la diathèse, ni à la situation du malade, et que, malgré les pertes que cause cet aveugle empirisme, on est encore bien loin de renoncer à l'abus de la saignée : je dois dire, pour l'honneur de la vérité et de l'art, que le docteur *Castellini* est exempt de ce reproche.

En entrant dans Naples, je fus très-étonné qu'on ne pensât pas du tout à y établir des hôpitaux, quoiqu'il y en eût un besoin pressant; nos malades étaient reçus dans les différens hôpitaux de la ville et dans un assez mauvais hôpital militaire, où il se trouvait beaucoup de soldats Napolitains malades; après un mois enfin, soit par l'augmentation des malades français, et des plaintes réitérées que l'on recevait au sujet de leur mauvais traitement, soit par nos sollicitations continuelles, on ordonna la formation d'un grand hôpital, et l'on choisit, après bien des débats et des contrariétés, le superbe couvent de la Trinité-des-Monts, appartenant à des religieuses franciscaines, qui sont issues des premières familles de Naples. M. *Arcambal*, commissaire-ordonnateur en chef, qui venait de remplacer M. *Férand*, visita le couvent avec nous et approuva notre choix.

La conquête des provinces septentrionales du royaume de Naples, ainsi que celles de Salerne et de la Basilicate, étant achevée, on se prépara à faire celle de la Calabre, où s'étaient réfugiées les troupes Napolitaines

commandées par le prince héréditaire des deux Siciles. Le général *Reynier* fut désigné pour cette expédition, et il partit de Naples vers la moitié de mars, à la tête d'un corps considérable de troupes, auquel j'attachai les médecins *Bagnéris* et *Breugne*, les seuls qui fussent au quartier-général. L'armée napolitaine fut battue, dispersée et acculée à la mer, où des bâtimens en sauvèrent une grande partie, et firent voile ensuite pour la Sicile. Ce dernier triomphe des Français nous assura la conquête de tout le royaume de Naples, qui finit dans les derniers jours d'avril. Malgré l'insalubrité de la saison, et les marches forcées à travers un pays où les routes sont à peine praticables, malgré la rapidité avec laquelle on s'empara de la Calabre, et l'activité étonnante que déploya le corps d'armée sous les ordres du général *Reynier*, nous eûmes peu de malades; on établit cependant des hôpitaux sur la route qui conduit de Naples à l'extrémité méridionale de la Calabre, et on les fixa à Lagoneto, à Cosenza, à Monteléone et à Reggio. Le docteur *Bagnéris* fut employé dans ce dernier lieu, et le docteur *Breugne* fut laissé à Monteléone.

Depuis à-peu-près notre départ de Spoléto et en nous approchant des Appenins de l'Abbruzze, jusqu'à l'époque de notre entrée à Naples, ou pour mieux dire, jusqu'à la fin de la dernière campagne, la constitution australe, accompagnée d'humidité, où la température chaude et humide très-bien prononcée a dominé constamment, les temps froids, les temps secs, ont été d'une très-courte durée, et étaient toujours remplacés par les vents méridionaux, ou de S. E., S., S. O.,

c'est-à-dire, *scirocco*, *mezzo-giorno* ou *ostro*, et *libeccio* des Italiens. Aussi les affections inflammatoires n'ont pas paru, et les maladies dépendantes du relâchement de la fièvre ont été très-communes.

S. E. le maréchal *Massena*, en quittant l'armée d'Italie pour venir prendre le commandement de celle de Naples, ordonna aux chefs du service de santé de la première armée, d'envoyer avec lui une division d'officiers de santé, qui furent désignés sur-le-champ, parmi lesquels il se trouvait quatre médecins : il y en a eu deux seulement qui ont rejoint, les docteurs *Donati* et *Vêne* ; le premier arriva au quartier-général dans le mois de mars, et fut envoyé à Andria en Pouille ; le second rejoignit dans le mois suivant, et fut destiné pour Salerne, où il se rendit de suite.

D'après les rapports des médecins *Breugne* et *Bagnéris*, il a régné dans la Calabre une constitution catarrhale pendant les mois d'avril et de mai ; elle n'était pas uniforme dans toute l'étendue du pays ; à Monteléone, c'était une fièvre catarrhale asthénique, accompagnée de points de côté très-aigus, contre laquelle les excitans, et sur-tout les vésicatoires, ont réussi à merveille. Les médecins de l'endroit, et quelques chirurgiens des corps, l'ayant voulu traiter avec la saignée et les autres évacuans, ont perdu tous leurs malades : à Reggio, cette fièvre était compliquée avec l'embarras des premières voies, et quelquefois de congestion muqueuse dans la poitrine ; l'ipécacuanha et le tartrite antimonié de potasse commençaient très-bien leur traitement, que l'on suivait avec les amers, les pectoraux et les toniques en

général, qui opéraient entièrement la guérison. Quelques fièvres nerveuses, comme celles décrites par *Huxham*, *Morton*, et les médecins napolitains, ont paru aussi ; on les a traitées avec les anti-spasmodiques et les toniques, tels que les éthers, les teintures spiritueuses, le laudanaum liquide, le vin généreux, la valériane, le quinquina, etc. ; leur terminaison a été généralement heureuse, et leur durée n'a pas excédé le quatorzième jour.

L'hôpital de la Trinité-des-Monts établi à Naples, fut prêt à recevoir des malades au commencement d'avril ; les médecins *Renoult* et *Marcellini* y furent employés. Depuis cette époque jusqu'à la fin de juillet, les malades augmentèrent progressivement et à un tel point, que l'on fut obligé de les placer de nouveau dans l'hôpital de Saint-Jean à Carbonara, et dans le vaste local des *Granili* (magasins à grains), malgré l'avis des officiers de santé en chef de l'armée, qui les jugèrent insalubres ; mais les circonstances pressantes empêchèrent de faire autrement, et l'on conçoit l'espoir de faire mieux pour l'avenir, ce qui n'est pas encore arrivé. On comptait dans ces différens hôpitaux environ trois mille deux cents fiévreux, dont près de mille deux cents à l'hôpital de la Trinité, où il y avait cinq médecins, trois Français et deux requis ; quatre cents à l'hôpital de Saint-Jean, qui étaient visités par deux autres médecins requis ; et six cents aux *Granili*, soignés également par trois médecins mis en réquisition. Les courses fréquentes auxquelles étaient exposées nos troupes, le siège de Gaëte, et quelques lieux marécageux où il y avait des postes militaires,

ont été les causes de cette augmentation extraordinaire de malades. La ville de Naples est très-saine ; aussi sa garnison nous a-t-elle fourni très-peu de fiévreux : la topographie médicale que nous en a donné le célèbre *Sarcone*, à la tête de son excellent ouvrage sur l'épidémie de 1764, quoique ce ne soit qu'un apperçu, donne cependant une idée juste des avantages et des inconvéniens attachés à la position de la ville de Naples : j'ai recommandé avec instance à tous les médecins de l'armée, la lecture de cet ouvrage précieux et instructif, l'un des modèles de description des épidémies.

Pendant les mois de mai et de juin, les maladies asthéniques, ou provenantes généralement de causes débilitantes, ont continué ; dans tous les hôpitaux on n'a traité que des dyssenteries, des fièvres intermittentes de tous les types, des fièvres gastriques, des typhus, des jaunisses idiopathiques, des obstructions des viscères du bas-ventre, des diarrhées, et quelques hydropisies, maladies toutes sporadiques. La pratique des médecins de l'armée a été à-peu-près la même par-tout; les moyens curatifs, qui ont agi avec le plus de succès, ont été les fébrifuges, les amers, les acides minéraux et végétaux, les apéritifs, les minoratifs, les savonneux, quelques légers astringens, les anti-spasmodiques en général, etc. appliqués aux différentes maladies qui en exigeaient l'usage. Souvent le quinquina réussissait tout seul ; quelquefois il fallait le combiner avec le camphre, l'opium, ou le carbonate de potasse ; et dans plusieurs cas, son action n'était efficace que lorsqu'il avait été précédé par les vomitifs ou les purgatifs.

Dans le mois de juillet les maladies sont devenues plus graves, plus intenses, et la mortalité a augmenté proportionnellement : je vais entrer dans quelque détail à ce sujet, pour développer les causes de l'augmentation des malades, de la gravité de leurs maladies, ainsi que des évènemens fâcheux qui en ont été la suite.

Le siège de Gaëte, comme j'ai dit plus haut, les marches forcées de nos troupes, l'air marécageux de Fondi, de Mondragone, du Garigliano, de Capoue, et des environs de Salerne, tels que Ebosi, Pœstum, etc. ; la constitution australe qui a presque toujours régné, les changemens subits de l'atmosphère, les évacuations des malades, aussi pénibles qu'incommodes pendant les plus grandes chaleurs de la saison ; les eaux calcaires et séléniteuses de la terre de Labour ; les fruits trop mûrs approchant de la putridité, ou trop acerbes et devenant indigestes ; enfin, le mauvais casernement de nos soldats dans presque tout le royaume de Naples, ainsi que les vivres et la boisson vineuse, ou spiritueuse, qui étaient d'une qualité médiocre, ont été les causes immédiates de plusieurs maladies d'un caractère pernicieux, qui ne sont autre chose que les maladies simples du même genre régnant à Naples, augmentées de quelques degrés de malignité et de force.

Ces maladies appartiennent à cinq différens genres nosologiques, et sont les diarrhées aqueuses ou colliquatives, les dyssenteries idiopathiques, les dyssenteries symptomatiques, qui marquent les fièvres intermittentes,

appelées *fièvres dyssentériques* par *Torti;* les fièvres intermittentes propres, toutes asthéniques, affectant les types quotidien, tierce simple, tierce double, quarte et erratique, et étant devenues, dans les derniers jours de juillet, comateuses ou carotiques, accompagnées de symptômes très-graves; les fièvres nerveuses ou typhus, fièvres ataxiques, nommées vulgairement fièvres putrides malignes. Les premières affections n'ont pas résisté longtemps à l'administration des remèdes généraux, et particulièrement du tartre stibié, selon la pratique de *Sarcone* et de *Cirillo;* les dyssenteries ont été assez opiniâtres, et quelquefois mortelles, sur-tout quand elles ont pris le caractère de chronicité; les fièvres dyssentériques et les fièvres intermittentes non malignes, sur-tout lorsque les malades arrivaient à temps dans les hôpitaux, ont été guéries par l'administration des fébrifuges, des anti-spasmodiques et des toniques, ou excitans permanens et diffusibles; celles qui étaient compliquées de gastricisme, ou d'embarras dans les premières voies, ont exigé l'emploi de l'émétique, ou de légers purgatifs : les fièvres intermittentes pernicieuses, ou *mali moris,* semblables à celles d'Aiguemortes, de Rochefort, de Mantoue, et des marais Pontins, accompagnées quelquefois de coma, de jaunisse, de vomissement spasmodique de matières jaunes, vertes, noires, de déjections involontaires, de dépôts critiques aux parotides, d'hémorragie nasale, etc., ont été généralement mortelles, particulièrement quand les malades arrivaient dans les hôpitaux au dernier période de leur maladie, et après avoir considérablement souffert

par l'évacuation. Dans cette circonstance, ni les vésicatoires, ni les principaux excitans n'ont pu relever les forces des malades, et ils ont succombé en quelques heures à la violence du mal. Le petit nombre de ceux qui se sont sauvés, sont arrivés à temps pour subir un traitement régulier qui a arrêté les progrès de la fièvre et de la malignité : c'est le quinquina, l'opium, les éthers, l'acétite ammoniacal, et le vin généreux à haute dose, sans aucun évacuant, qui ont agi avec succès. A Capoue et à Castellone de Gaëte, ces fièvres se sont présentées sous un aspect terrible ; on a cru appercevoir la fièvre jaune, lorsque l'ictère a été trop foncé, et que les autres symptômes concomittans étaient les douleurs aux hypochondres et aux lombes, le délire furieux, les convulsions et les sueurs colliquatives froides ; d'autres ont cru reconnaître la contagion ; mais il n'y avait ni fièvre jaune, ni peste, ni maladie contagieuse : j'ai dissipé toutes les craintes que l'on a eues à cet égard, et j'ai démontré que cette maladie était une fièvre intermittente ou rémittente constitutionnelle très-pernicieuse, qui a pris le caractère épidémique pendant une quinzaine de jours, et qui a disparu après la reddition de Gaëte, événement très-important qui a eu lieu le 18 juillet. Il est à propos de faire observer que les soldats Napolitains ont été aussi sujets à cette maladie que les Français, et qu'ils en ont essuyé les premiers ravages. Les fièvres nerveuses ont été guéries en grande partie ; les acides minéraux, les racines de serpentaire de Virginie et de valériane, l'écorce d'angustura, le laudanum liquide, l'ammoniaque,

l'éther sulphurique, le camphre, le quinquina, le bain chaud, les boissons acidulées, le bon vin, les teintures spiritueuses, les lavemens toniques ou laxatifs, etc., etc., ordonnés à propos dans ces fièvres, ont amené la guérison. Il y a eu à la suite des fièvres nerveuses et des dyssenteries, quelques marasmes et quelques phthisies pulmonaires, qui ont fini par la mort, malgré les plus grands efforts et tous les secours de l'art.

Les rechûtes, sur-tout celles de dyssenteries, ont été assez communes dans le mois de juillet : c'est aussi un des motifs qui a contribué à l'augmentation des malades, et à l'encombrement des hôpitaux. Les corps n'ayant pas de dépôts dans cette armée, et les maisons de convalescence n'étant pas établies, les soldats sortaient de l'état de maladie sans pouvoir se reposer pour prendre des forces, et étaient obligés de rejoindre de suite leurs corps, ce qui les faisait retomber malades en route, et rentrer dans les hôpitaux.

Le nombre des malades de l'armée, contenu dans tous les hôpitaux du royaume de Naples, vers la fin de juillet, arrivait à près de 7,000, dont une bonne partie était concentrée daus la capitale ; il y en avait environ 6,000 de fiévreux, et le reste était des blessés et des vénériens.

Les Anglais étant débarqués dans le golfe de Sainte-Euphémie, vers les premiers jours de juillet, et les deux Calabres s'étant révoltées, la correspondance a cessé depuis cette époque avec nos collègues de Monteléone et de Reggio, qui furent faits prisonniers par les ennemis, et transportés partie à Malte, et

partie à Toulon. Ainsi les médecins *Bagnéris* et *Breugne* ne sont plus dans l'armée, et il est nécessaire de les faire remplacer par deux autres médecins français, ou de les faire revenir s'ils ont été rendus.

Au commencement d'août, les vents ont changé ; la constitution australe a été remplacée par la boréale ; les chaleurs ont été tempérées, ce qui est très-extraordinaire à Naples dans ce mois. Les jours ont été souvent nébuleux, accompagnés quelquefois par des petites pluies, et les nuits fraîches. Les maladies ont diminué d'intensité, et ont perdu leur caractère malfaisant ; les rhumes ont reparu, et les suppressions de transpirations ont causé les diarrhées, les coliques et les dyssenteries : la diarrhée sur-tout a régné constitutionnellement pendant tout le mois d'août, et a attaqué indistinctement tout le monde, Napolitains et Français. Il y a eu enfin une véritable épidémie de flux de ventre simple, qui a duré une vingtaine de jours. Le régime alimentaire rigoureux, des légers vomitifs, le tamarin, sur-tout la confiture de ce fruit, la gomme arabique, le vin amer, les lavemens adoucissans, les crêmes et les gélatines, prescrits dans cette affection, ont suffi pour la guérir ; elle avait son siège dans l'estomac ou dans les intestins, et consistait dans un vice local ou point d'irritation, établi dans ces organes, à la suite des transpirations arrêtées. En Pouille et en Abbruzze cette diarrhée a régné aussi ; mais elle était plus grave et compliquée avec les vers. Les amers, les vermifuges, le camphre, les boissons acidulées, et quelques potions huileuses et anodynes les

ont fait disparaître en peu de temps. Je l'ai traitée à Naples, avec la diète, des légers sudorifiques et des mucilagineux, et elle cessait au bout de vingt-quatre à trente-six heures. Il est utile de faire connaître que les personnes qui ont échappé à cette affection épidémique, ont été affligées d'une ophtalmie asthénique, qui a été dissipée promptement par les collyres résolutifs dont j'ai fait usage en Egypte.

Les malades ont commencé à diminuer dans les premiers jours du mois d'août; les hôpitaux se sont trouvés désencombrés vers la moitié du mois, et la mortalité a diminué sensiblement à la même époque. A la fin du mois, les maladies existantes dans tous les hôpitaux du royaume de Naples, se réduisaient aux typhus simples, aux fièvres intermittentes de tous les types, à la scarlatine, aux dyssenteries sanguines et blanches, à la diarrhée, à l'obstruction ou tuméfaction du foie, à l'hépatalgie, à la tympanite, aux différentes espèces d'hydropisie, au rhumatisme chronique ou rhumatalgie, à la jaunisse sans fièvre, au scorbut du premier degré, à la phthisie pulmonaire, et au marasme survenu à la suite de la fièvre naissante, ou d'une longue dyssenterie. La scarlatine était légère, et elle passait avec les bains froids, les évacuans, et les boissons rafraîchissantes. Les hommes atteints de rhumatalgie ont été envoyés aux eaux minérales-thermales d'Ischia, où ils n'ont pas été guéris parfaitement, mais ils en ont éprouvé un soulagement remarquable; ce qui indique que la continuation de ces bains amènera une entière guérison, et le scorbut qui a cédé au bon vin, aux acides minéraux et végétaux, aux fruits et aux

légumes frais, au quinquina et au bain chaud.

Les médecins de l'armée *Moulin*, *Berthollet* et *Milon*, annoncés par la lettre de S. E. le Ministre Dejean, en date du 15 juin, sont arrivés tous les trois à l'armée dans le courant du mois d'août. Le premier a été employé à l'hôpital des *Granili*, à Naples; le second a été envoyé à Tarente, et le troisième a suivi en Calabre le quartier-général du corps d'armée du maréchal *Massena*. Nous attendons incessamment les médecins *Sigault* et *Chavassieu-d'Audebert*.

Dans les derniers jours du mois d'août, les chaleurs ont été excessives; le thermomètre de *Réaumur* marquait à l'ombre de 24° à 25°, malgré que les vents de N.-E., N., N.-O., et O.-N.-O. soufflassent encore; la brise cessait entièrement vers les sept heures du matin, et reprenait vers les sept heures du soir, où les vents perdaient beaucoup de leur force, et devenaient trop faibles pour exercer une influence marquée sur l'atmosphère. Le vent du nord a soufflé presque toutes les nuits, mais très-lentement. Le 31 du mois, le vent d'O. a été violent, a obscurci le ciel de nuages, et a fini par amener la pluie.

Dans les hôpitaux sujets à recevoir les évacuations provenantes de la Calabre, de Fondi et de Castellone de Gaëte, tels que ceux de Salerne et de Capoue, la mortalité y a été assez forte depuis la moitié du mois. Cette perte est due entièrement aux évacuations de long trait, faites dans une saison meurtrière, et à l'atmosphère infectée de miasmes cadavéreux, produite par les calamités de la guerre, à Lagoneto, Lauria, etc., où un grand nom-

bre de brigands et d'insurgés, après avoir été passés au fil de l'épée, sont restés sur le carreau sans aucune inhumation, suite inévitable de la seconde expédition de Calabre, commandée par S. E. le maréchal *Massena*, avec laquelle est parti le docteur *Marcellini*, qui n'a pas été suffisant pour le service de ce corps d'armée, où les malades étant augmentés excessivement, puisqu'il en existait 700 à Cosenza, le 20 du mois d'août, je reçus ordre d'envoyer deux autres médecins, et je fis partir, comme j'ai dit plus haut, le docteur *Milon* qui venait d'arriver, ainsi que le médecin requis *Colonna-Leca*, qui est plein de zèle et de bonne volonté.

Les hôpitaux militaires de l'armée de Naples sont maintenant au nombre de quinze; ils ont été placés dans les différentes provinces du royaume, selon la position de l'armée, le besoin du service, et les localités plus ou moins avantageuses : voici leur série en allant du N. au S., avec les noms des lieux où ils sont établis : hôpital de Pescara (en Abbruzze); de Gaëte, ou Castellone de Capoue; de Casa Micciola, dans l'isle d'Ischia (terre de Labour); de la Trinité-des-Monts; de Saint-Jean à Carbonara; de Saint-Jacques, et des Granili (à Naples); d'Ambria et de Tarente (en Pouille); de Salerne et de Saint-Laurent de la Padula (principauté citérieure); de Montcléone et de Reggio, (Calabre ultérieure). L'hôpital d'Ischia est provisoire; il contient cinquante lits, et il est ouvert depuis le 15 juin jusqu'au 15 ou 20 septembre; c'est-à-dire, pendant la saison des bains dans ce pays-ci : il est établi dans une partie du beau local qui est destiné pour le

public, à l'effet de prendre les eaux minérales-thermales. J'ai provoqué la formation de l'établissement provisoire, par la demande que j'en ai faite à l'ordonnateur en chef au commencement de juin. Les médecins qui servent dans ces différens hôpitaux, sont au nombre de vingt ; c'est-à-dire, neuf Français, ou commissionnés ministériellement, et onze requis.

Le casernement des troupes, quand il est défectueux, ainsi que les prisons, quand elles sont mal saines, doivent être considérés comme causes de maladies. Les casernes de la ville de Naples ont manqué pendant long-temps de la plupart des objets qui sont nécessaires au logement du soldat ; depuis deux mois à-peu-près elles sont médiocrement fournies, et on travaille à les rendre meilleures, par les réparations que l'on y fait. La propreté y règne, et elles sont généralement bien placées sous le rapport de la salubrité. Celle de Pizzofalcone, destinée à l'infanterie, est la plus saine, la plus belle et la plus vaste de Naples. La caserne de cavalerie, située près du pont de la Magdeleine, réunit beaucoup d'avantages et de commodités ; mais elle est trop près du Sébète et des marais, ainsi que d'une quantité de prostituées, qui est un voisinage pis encore et qui équivaut bien à l'action d'un air malfaisant. Les autres casernes sont aux différentes extrémités de la ville.

Les prisons militaires se trouvent dans les quatre châteaux de Naples ; il y en a peu de saines : quelques-unes sont humides, et en général elles sont obscures, peu aérées et malpropres. Les prisonniers, qui y sont tombés malades par le passé, y ont été oubliés par la

négligence des geoliers ; il est arrivé quelquefois qu'ils sont morts dans les prisons, ou pendant qu'on les transportait à l'hôpital. Cet inconvénient a été senti, et on sollicita auprès de moi des mesures de santé : j'ordonnai aux médecins de l'hôpital de la Trinité de faire, chacun à son tour, la visite des prisons deux fois par semaine pour y reconnaître les malades, et pour les faire envoyer de suite aux hôpitaux : depuis que j'ai dictai cette mesure, il n'y a plus eu d'accidens fâcheux.

L'administration des hôpitaux a toujours fait son devoir ; la plupart des économes, sur-tout ceux des fiévreux, ont exercé leurs fonctions avec zèle et dévouement : si des branches du service administratif ont souffert quelquefois, ce n'est pas de leur faute : quelques articles de fourniture ont toujours manqué, et souvent il est arrivé que le tiers ou le quart des malades des hôpitaux de Naples a couché sur la paille : l'affluence des fiévreux, sur laquelle on était prévenu par nous depuis long-temps, et un peu de négligence de la part des fournisseurs, ont contribué à causer ce défaut; néanmoins, à force de réclamations, on est parvenu à les coucher tous médiocrement. Les alimens et les médicamens, qui ont été également fournis par une entreprise, à commencer du 1.er avril, ont été généralement d'une bonne qualité : le vin a été quelquefois médiocre, et la viande a été rarement renvoyée comme mauvaise. Aucun des médecins de l'armée n'a porté de plaintes sur l'inefficacité des médicamens, et le quinquina, qui devient très-rare en Italie par les circonstances de la guerre, a été abondant et d'une assez bonne qualité. Le linge

quelquefois ne suffisait pas, et souvent une partie des malades a été privée de draps et de chemises. Le nombre des servans a été presque toujours au complet; mais n'étant pas Français, et n'étant pas au fait de leurs fonctions, le service a beaucoup souffert et souffre encore de leur inexpérience; sans la vigilance et la sollicitude des officiers de santé et des employés, les malades auraient été très-mal servis, ou point du tout. Les médecins m'ont informé plusieurs fois qu'il leur a été impossible d'arracher des bras de la mort un seul de leurs fiévreux qui sont tombés dans un état comateux, dans le délire, ou dans une grande prostration de force, et cela a été par la faute des servans qui ne leur ont pas donné les soins nécessaires.

Les réparations des hôpitaux qui forment un article très-essentiel pour la salubrité du local et pour la commodité des malades, sont restées toujours en arrière : dans tous les hôpitaux de Naples les latrines infectent les salles par leur mauvaise construction et par le manque des portes; il y a des grandes ouvertures qu'il faut fermer avec des croisées, ou des toiles, pour empêcher la forte lumière du jour et l'humidité, ou le frais de la nuit; il y a des murs à abattre, ou à percer, pour établir des courans d'air et des communications; il y a des corridors étroits et des petites chambres que l'on pourrait utiliser en les agrandissant, pour former des salles ou des grandes chambres; il y a des salles de bains que l'on a commencées et que l'on n'a pas finies, quoiqu'elles soient très-nécessaires, etc., etc. Malgré des réclamations réitérées que nous avons faites depuis que nous sommes à Naples sur les ré-

parations indiquées qui sont reconnues indispensables, on ne les a pas encore achevées.

Les médecins de l'armée sont tous dignes d'éloges ; ils ont été surchargés de service pendant plusieurs mois, et ont fait plus que leur devoir n'exige : ils n'ont qu'à se louer de leurs collaborateurs les chirurgiens et les pharmaciens, qui se sont également très-bien acquittés de leurs devoirs, et qui les ont secondés parfaitement; dans quelques circonstances cependant le service chirurgical n'a pas été assuré dans plusieurs hôpitaux de fiévreux. Quoique je sois content des médecins requis, qui ont presque tous servi dans l'ancienne armée d'Italie, ou dans celles du ci-devant roi de Naples, je desire que le nombre des médecins français, ou commissionnés ministériellement, soit porté à seize, si l'armée ne reçoit pas de renforts; mais si elle augmente en force, il faut nécessairement vingt médecins. De plus, il est indispensable de remplacer les docteurs *Bagnéris* et *Breugne*, qui ont été faits prisonniers en Calabre, et que je regrette beaucoup. Je dois faire connaître, pour rendre hommage à la vérité, que nous sommes redevables aux médecins requis d'avoir contribué à assurer mon service dans la capitale et dans plusieurs autres endroits; sans leur secours, il aurait souffert considérablement: ils étaient au nombre de douze, dont la plupart se trouvaient à Naples, où était la grande affluence des malades : aujourd'hui il y en a onze dans les hôpitaux.

Nota. Les médecins *Sigault* et *Chavassieu-d'Audebert* sont arrivés au commencement de septembre.

FIN.

Au commencement de septembre 1806, la situation de l'armée était telle, que la plus grande partie de nos forces se trouvait dans le sud du royaume de Naples, occupée à réduire les rebelles de la Calabre. Cette guerre, à laquelle les troupes réglées n'étaient pas accoutumées, devenait très-pénible : il fallait se battre continuellement contre des brigands, qui quittaient leurs hameaux et leurs chaumières, et qui avant de se réfugier dans les montagnes, lorsqu'ils étaient poursuivis par les Français, portaient avec le pillage, le meurtre et l'incendie, la désolation la plus affreuse par-tout où ils passaient ; occupant tantôt les montagnes, tantôt les côtes ; et infestant leur pays dans tous les sens, ils faisaient avec leurs femmes et leurs enfans une guerre de peuples nomades, comparable, sous plusieurs rapports, à celle des Scythes, des Tartares, des Arabes Bédouins, et des Nègres des Antilles ; guerre qui fatigue excessivement les troupes réglées, et à laquelle elles ne peuvent pas résister sans faire de grandes pertes, et sans fournir considérablement de malades.

Le général *Reynier*, après avoir combattu à Sainte-Euphémie les Anglais et les Napolitains, qui lui étaient bien supérieurs en force, manquant de tout, ayant un certain nombre de blessés et de fiévreux, et étant harcelé sans cesse par les brigands, se vit obligé de se retirer de Catanzaro à Cotrone, côtoya la mer Ionienne, et se porta vers Rossano et Cassano, où il prit position : en exécutant ce mouvement, il chercha à se joindre au général *Verdier*, qui était à Cosenza, et avec lequel il était difficile, ou presque impossible de gar-

der une communication, puisque celui-ci fut obligé d'évacuer la place et de se retirer vers Matera, capitale de la Basilicate. Les Anglais, maîtres d'une grande partie de la Calabre, ramassèrent les blessés sur-le-champ de bataille et les envoyèrent en Sicile avec tous les fiévreux contenus dans les hôpitaux, et les confièrent aux soins des officiers de santé Français qui étaient tombés dans leurs mains. Dans le courant du mois d'août les Anglais nous envoyèrent de Messine à Naples, sur plusieurs bâtimens de transport, et dans deux expéditions différentes, tous nos blessés graves, dont quelques-uns moururent en mer et à la quarantaine à Pausilype; ils furent accompagnés par des chirurgiens Français.

On réunit dans la ville de Cotrone la plupart des fiévreux et des blessés qui restaient en Calabre : l'hôpital de cette place étant encombré on évacua sur Tarante une bonne partie des malades, qui firent le trajet par mer sur des barques assez commodes et par un temps favorable. Le docteur *Berthollet* m'en rendit compte, et soigna dans l'hôpital de Tarante tous les fiévreux qui arrivèrent de la Calabre. Vers la fin du mois d'août un corps de troupes Napolitaines venant de Sicile, débarqua aux environs de Cotrone, se rendit maître de la ville, et fit prisonniers de guerre le petit nombre d'hommes qui composaient la garnison, ainsi que les malades de l'hôpital qu'ils envoyèrent de suite à Messine.

A mesure que l'expédition commandée par Son Excellence M. le maréchal *Massena* s'introduisait dans la Calabre septentrionale ou citérieure, il se faisait jour à travers des nuées

de brigands, en brûlant et en dévastant des lieux qui étaient leurs repaires, on sentit le besoin d'avoir un hôpital considérable sur les derrières de ce corps d'armée, et on forma un établissement de ce genre dans la grande et belle chartreuse de *Saint-Laurent de la Padula*, située dans la principauté citérieure sur la grande route de Naples, entre Lagonero et Salerne : j'y envoyai de suite le médecin requis *Grasso*, et puis le médecin-ordinaire *Vènè*. Les malades de la Calabre étaient évacués sur l'ambulance de Lagonero, et ensuite sur Saint-Laurent de la Padule, d'où on les évacuait sur Salerne et sur Naples quand ils s'accumulaient jusqu'au nombre de quatre cents ou environ. Cette seconde conquête de la Calabre, qui n'a été achevée que dans le mois de septembre, nous a coûté beaucoup plus de monde que la première, et a été cause d'une affluence extraordinaire de malades, qui encombraient les établissemens destinés pour les recevoir, dans un moment où ils manquaient de tout, où les ressources étaient trop bornées et les besoins très-pressans. Après la jonction du corps d'armée du maréchal *Massena*, avec la division du général *Reynier*, le quartier-général étant à Cosenza, capitale de la Calabre citérieure, ville très-mal-saine pendant l'été, les fièvres intermittentes pernicieuses attaquèrent indistinctement tout le monde, généraux, officiers et soldats : les moyens curatifs étant de mauvaise qualité et à peine suffisans pour un si grand nombre de malades. Les hôpitaux ayant peu de fournitures, et n'ayant pas assez de capacité pour contenir les fiévreux, la mortalité s'accrut au point que les esprits faibles

crurent de nouveau à l'existence d'une contagion ou d'une épidémie très-meurtrière, et elle dura avec plus ou moins de force jusqu'au mois d'octobre. Les chaleurs de la saison, les grandes pluies, les marais que laissent les eaux du Cratis, les fatigues excessives et à peine concevables de nos troupes, la mauvaise nourriture, les bivouacs dans les lieux mal-sains, l'habillement léger de nos soldats qui étaient généralement privés de capotes, ont été les causes connues qui ont produit une quantité immense de fièvres intermittentes, générales et asthéniques, la plupart pernicieuses; des fièvres rémittentes semblables à celles des Antilles; des fièvres catarhales, des douleurs rhumatalgiques, des flux de ventre très-opiniâtres, des jaunisses et des rhumes de poitrine. Les vomitifs ont été généralement nuisibles dans le traitement des fièvres périodiques et rémittentes, et ont frappé quelquefois les malades d'une mort presque subite; ils n'ont réussi que contre cette espèce de fièvres intermittentes appelées *locales* ou *irritatives*, qui sont reconnues des auteurs modernes, et sur-tout par *Joseph Frank* et par *Rubbini*, de Parme. Les amers, le quinquina qui était fort médiocre, les écorces de cerisier, de marronnier-d'Inde et de chêne, (*prunus cerasus*, L.; *æsculus hippocastanum*, L.; et *quercus robur*, L.); l'opium, le sulfate d'alumine et la canelle, administrés avec du vin et des teintures spiritueuses, formaient les secours médicinaux avec lesquels on s'opposait au progrès de ces fièvres, et on parvenait quelquefois à les guérir.

Vers la fin de septembre on a supprimé

l'hôpital des bains d'eau minérale thermale de l'île d'Ischia, la saison des bains finissant aux premières pluies de septembre qui ont lieu près de l'équinoxe d'automne, et on a fait discontinuer aux troupes la distribution du vinaigre, d'après l'avis des officiers de santé en chef de l'armée, demandé par le commissaire-général, et motivé sur ce que la saison des grandes chaleurs était passées, et que les fièvres putrides-nerveuses étaient disparues. J'ajouterai au sujet de l'efficacité des eaux d'Ischia, que m'étant rendu sur les lieux j'ai eu des conférences avec le médecin de l'établissement civil, M. *Gaetano Monti*, qui m'a communiqué des observations très-intéressantes qu'il se propose de rendre publiques; et entre autres choses il m'a fait connaître qu'il a observé constamment que les eaux d'Ischia n'avaient la vertu de guérir les exostoses les plus invétérées et les plus grosses que l'on ait vu naître sur les os du corps humain à la suite des maladies syphilitiques, qu'après que les malades avaient déja subi un traitement mercuriel ou par la peau, ou intérieurement; mais que cette guérison n'avait pas lieu lorsque les malades n'avaient pas éprouvé l'action du mercure. Cette découverte est confirmée par des observations éclatantes faites cette année sur des officiers Français.

Le médecin de l'armée *Bagnéris*, que nous croyons dans les prisons de Malte ou d'Angleterre, après avoir long-temps couru la mer sur des bâtimens de transport, a été rendu à Gênes dans les derniers jours d'août, avec les prisonniers malades dont il était chargé, la plupart attaqués d'un typhus naval qui avait déja

commencé à faire des ravages. Ce médecin n'a pu rejoindre notre quartier-général que vers la moitié d'octobre. Son collègue *Breugne*, après avoir soigné pendant plus de deux mois et par ordre des généraux Anglais, les prisonniers Français qui étaient malades à Messine, fut embarqué avec eux et transporté également à Gênes, d'où, au sortir de la quarantaine, il s'est rendu auprès de nous vers la fin de novembre. Ainsi ces deux médecins, quoique prisonniers et dans le malheur, n'ont pas cessé d'être utiles aux malades de notre armée qui étaient prisonniers de guerre.

Depuis le mois de septembre jusqu'à la fin de janvier, la saison a été généralement sèche, et la constitution boréale a presque toujours régné : les vents ont soufflé ordinairement du N. et du N.-E., et quelquefois de l'E. et du N.-O. : il n'a plu que trois à quatre fois et pas abondamment; les froids ont été tempérés, la bise rarement forte, le ciel pur, et le thermomètre de *Réaumur* n'est jamais descendu au-dessous de 3° ou 4° au-dessous de o, pendant la nuit : il n'a gelé que sur les montagnes et dans les lieux de la plaine ou de la ville les plus exposés à l'action des vents de N. et de N.-E. Vers la moitié de janvier le S.-E. et le S.-O. ont soufflé, accompagnés d'humidité ou de pluie. Malgré la salubrité de la saison, sur-tout depuis la fin d'octobre jusqu'à la fin de janvier, et malgré la simplicité et le petit nombre des maladies qui régnaient, et qui consistaient en fièvres intermittentes et en affections chroniques assez rebelles, la mortalité au lieu de diminuer s'est maintenue assez forte. Je vais donner l'explication de cette circons-

tance fâcheuse, que l'on ne peut concevoir que difficilement.

La situation des hôpitaux de la Calabre, ne pouvant pas s'améliorer par l'encombrement continuel dans lequel ils se trouvaient, et le pays n'offrant pas d'autres locaux pour en établir des nouveaux, on a été obligé d'évacuer les malades sur les hôpitaux de l'arrière, et même jusqu'à Naples. Les moyens pour faire des évacuations commodes manquant tout-à-fait, et devant surmonter de grandes difficultés pour les faire comme l'on pouvait, les malades souffraient beaucoup, et il n'y a pas eu une seule évacuation de la Calabre sur Saint-Laurent de la Padula, sur Salerne et sur Naples, qui n'ait fait périr plusieurs malades en route, et qui ne soit de plus arrivée avec des hommes agonisans. D'abord les malades évacués partaient des hôpitaux de la Calabre, à dos de mulet ou d'homme, et parcouraient des chemins montueux et impraticables avec des passages de torrens très-dangereux, jusqu'à Lagonero; ensuite ils étaient transportés de cette dernière place sur les villes que je viens de mentionner, dans des charrettes découvertes, exposés dans leur trajet à l'intempérie de l'air et à des privations, ne pouvant recevoir le plus souvent les prompts secours que leur état exigeait. A Saint-Laurent de la Padula, il est arrivé quelquefois que les évacuations contenaient plus de mourans et de morts que de malades : j'ai été informé souvent par un médecin de Salerne, que l'on recevait fréquemment des morts avec les évacuations; et tous les médecins employés dans les hôpitaux de Naples, se sont plaints à moi plusieurs fois,

avec raison, qu'on leur envoyait des cadavres ou des hommes qui mouraient en entrant à l'hôpital, par toutes les évacuations qui leur arrivaient. Quoique les médecins et les autres officiers de santé fissent les évacuations avec intelligence et régularité, ne désignant que les malades qui pouvaient supporter la route, il est certain que le mal-aise qu'ils souffraient par les mauvais transports, la pluie, la grande chaleur ou l'humidité qu'ils essuyaient, le cahotement dur et pénible des voitures qui n'étaient pas construites pour effectuer des évacuations, les mauvais gîtes et les alimens médiocres que les malades avaient dans les ambulances intermédiaires où ils étaient forcés de se reposer, les accès qui leur survenaient ou qui se redoublaient à la suite de ces souffrances, et les dyssenteries qui devenaient plus graves par les suppressions de transpiration, par la pluie ou l'humidité, empiraient tellement l'état des malades les plus affaiblis et les plus maltraités, qu'il n'est pas étonnant qu'ils succombassent en route ou en arrivant au lieu de leur destination. Pour obvier à ces inconvéniens il nous aurait fallu, 1.° que le pays fût traversé par de bonnes routes jusqu'à Lagonero, et 2.° que l'administration des hôpitaux fût munie de moyens de transport propres à l'évacuation des malades, tels que des fourgons couverts et des voitures suspendues, comme nous en avions à l'ancienne armée d'Italie; mais nous n'avions ni l'un, ni l'autre. Il est facile maintenant de concevoir pourquoi nos pertes se sont prolongées malgré la bonne saison, et de prévoir qu'elles se prolongeront malheureusement tant que les causes que je viens de développer existeront.

Depuis les premiers jours d'octobre jusqu'au commencement de décembre, une diarrhée lientérique, accompagnée d'émaciation et de grande prostration de forces, est survenue chez la plupart des sujets qui sortaient d'avoir les fièvres intermittentes : elle a été quelquefois idiopathique, et s'est jetée particulièrement sur les cavaliers. Les troupes cantonnées dans les deux Calabres, dans la Basilicate et dans la principauté citérieure, y ont été fort sujettes. Cette maladie, rebelle de sa nature, et devenue, par le transport des évacuations et par l'interruption des soins, très-opiniâtre, a presque résisté à tous les efforts de l'art, et s'est terminée généralement par la mort. L'oxide de fer noir combiné avec l'angustura et l'opium, le simarouba, la noix de galle, les vins amers et chalibés, de larges vésicatoires sur l'abdomen, des bains chauds, des lavemens gommeux, vineux et de quinquina, la térébenthine, le baume de Copahu, et les frictions excitantes sur la surface du corps, ou sur toute la région vertébrale, ont été utiles quelquefois et ont sauvé quelques malades : les autres tombaient dans le marasme et périssaient misérablement. Nous avons reconnu, dans cette maladie, que les poumons et les viscères du bas-ventre avaient des lésions profondes qui ne manifestaient au-dehors aucun indice de leur existence, et qui amenaient, par degrés insensibles, à une atrophie universelle et à la mort.

Dans le cours de l'automne les fièvres quotidiennes, les tierces et les doubles-tierces, les intermittentes soporeuses, et les fièvres dyssentériques ont disparu peu-à-peu, les fièvres quartes sont restées, et leur nombre s'est

accru prodigieusement. La saison et les vents frais d'E. et d'E. N.-E. qui passent sur les Appennins près de Naples au-dessus de Caserte et de Maddaloni, ont donné quelques fièvres catarrhales, des rhumes de poitrine, et des douleurs rhumatalgiques. Les dyssenteries et les fièvres nerveuses ont disparu également. Les obstructions de la rate et du foie, l'ascite, les œdèmes et la leucophlegmatie, avec faiblesse générale, maux d'estomac, défaillances, dyspepsie et anorexie, sont survenues à la suite de longues fièvres intermittentes qui ont été guéries à force de quinquina médiocre ou d'autres amers en grande quantité : ces affections ne se sont pas montrées à la suite du traitement fait avec les mêmes fébrifuges mêlés aux stimulans diffusibles, tels que le laudanum liquide, l'ammoniaque, l'éther sulphurique, le camphre, l'acétite ammoniacal, et les vins généreux. Les fièvres quartes automnales sont très-rebelles ; elles ont résisté en général jusqu'à présent, et résisteront probablement jusqu'au printemps aux faibles secours de l'art qu'il est en notre pouvoir de leur opposer : quelques-unes ont disparu pendant un certain temps, et puis elles sont revenues : d'autres ont été tout-à-fait domptées par l'application réitérée des vésicatoires à la nuque ou entre les omoplates, par l'emploi de la poudre de noix de galle toute seule ou combinée avec le muriate ammoniacal, le muriate de mercure doux, l'oxide de fer noir, etc., et par l'emploi du vin chalybé mêlé avec du laudanum liquide, ou de l'opium seul porté jusqu'à la dose de quinze, seize grains par jour. Les hydropisies ont succédé à quelques-unes des fièvres quartes et des fièvres nerveuses qui ont été guéries

au commencement de l'automne : elles se sont prolongées jusqu'au cœur de l'hiver, et ont fini par la mort.

Des fièvres intermittentes semblables à celles des Antilles, ayant des symptômes analogues à ceux de la fièvre jaune, et étant accompagnées de phénomènes extraordinaires, ont paru dans la province de Salerne et à Lagonero pendant le mois d'octobre et de novembre : elles ont été traitées dans l'hôpital de Saint-Laurent de la Padula, et ont eu une fin funeste. Des médecins peu expérimentés ou qui n'auraient pas été éclairés par les connaissances de leurs collègues qui ont vu la fièvre jaune dans son pays natal, les auraient confondues avec celle-ci, ou auraient craint une épidémie et provoqué les mesures rigoureuses de salubrité, ce qui aurait alarmé le royaume de Naples, l'Italie toute entière, et peut-être la France. Il est certain que l'administration sanitaire de Livourne, sur des simples bruits répandus par des capitaines de bâtimens, que les hôpitaux de l'armée établis à Naples étaient infectés de contagion qui causait une grande mortalité, croyant à ces faux rapports, écrivit aux autorités civiles de Naples des lettres très-pressantes, qui portaient l'empreinte de l'alarme et de la terreur commençante, par lesquelles on sollicitait des informations sur la situation des hôpitaux de l'armée, sur les prétendues épidémies et contagions qui devaient y exister, et sur la mortalité que nous éprouvions. Nous repondîmes à ce sujet, d'après les ordres du commissaire-général, par un procès-verbal rédigé à la suite d'une inspection faite dans les hôpitaux par les médecins de la *députation de santé de Naples* accompagnés par nous, ce qui ras-

sura les esprits, et fit cesser toute espèce de crainte (1).

La mortalité la plus forte que l'armée ait essuyée, a été en Calabre, soit dans les hôpitaux, soit dans les combats et dans les escarmouches avec les brigands, soit par le fer des assassins. Dans la seule ville de Cosenza il a péri de maladies environ 1,000 personnes depuis le 1.er août jusqu'au 31 octobre, d'après le calcul des médecins, des commissaires des

(1) Voici le procès-verbal en question :

« Cejourd'hui le 12 novembre 1806, nous soussignés » officiers de santé en chef de l'armée, accompagnés de » messieurs les médecins ordinaires et extraordinaires » de la députation de santé de la ville de Naples, nous » sommes rendus ensemble dans les hôpitaux militaires » de la place, à l'effet de constater et de vérifier s'il y » existait des maladies épidémiques ou contagieuses, et » après un examen rigoureux des différens genres de » maladies, ainsi qu'après les conférences avec les mé- » decins respectifs de chaque hôpital, nous déclarons » nous être assurés que dans les susdits hôpitaux il n'y » règne aucune épidémie et aucune contagion, et que » malgré les recherches les plus exactes nous n'avons pu » découvrir aucun indice de ces caractères meurtriers » des maladies; nous affirmons de plus que les genres « nosologiques que nous y avons observés, sont les » mêmes que ceux qui règnent habituellement dans la » ville de Naples, tels que fièvres intermittentes sim- » ples, fièvres catarrhales et gastriques, légers typhus, » douleurs rhumatismales, diarrhées idiopathiques, » dyssenteries à la suite des affections internes, et quel- » ques maladies chroniques. En foi de quoi nous avons » tous signé le présent procès-verbal. »

Signés Savarési, Mangin, Saxe, Dolce, Petagna, Ronchi, Gambale.

guerres et des administrateurs des hôpitaux. La ville de Cosenza est située dans une vallée très-mal-saine pendant l'été et l'automne : l'hôpital qui y est établi a eu le malheur de se trouver dépourvu presque de tout dans le temps de la plus grande affluence des malades : les officiers de santé, ainsi que les employés ont succombé eux-mêmes au mauvais air, cause générale de la maladie régnante ; la situation de cet hôpital était déplorable, et faisait horreur, suivant le rapport que j'en ai reçu du docteur *Marcellini*, et d'après les informations que m'en ont données différens officiers généraux ou des administrateurs dignes de foi. Cette ville appelée *Consentia* dans les siècles du bas empire, appartenant au pays des anciens Brutiens de la grande Grèce, se trouve placée presqu'au S. d'une grande vallée des plus hauts Appenins de la Calabre, nommés la *Sila*, au 39.° 22 de latitude boréal : le fleuve *Cratis*, fameux déja du temps de *Pithagore* et de *Timée*, baigne cette vallée, coule du S. vers le N.-E. et va se jeter au commencement du golfe de Tarante près des ruines de l'ancienne Sibaris : des rizières et des terrains marécageux situés du côté de Tarsia et Bisignano, au N. de Consenza, infectent cette ville et toute la vallée par les vents septentrionaux qui soufflent dans la saison des chaleurs : les saletés qui se ramassent dans les rues de Cosenza, et les tas de fumier que l'on garde dans les jardins et qui fermentent continuellement, contribuent beaucoup à vicier l'atmosphère et à engendrer les fièvres intermittentes de toute espèce. Les montagnes dont j'ai parlé sont formées de roches primitives : on y observe des granites de différentes couleurs, et les schistes bleuâtres ou

cendrés en grandes masses : les sommets sont de nature granitique et les bases sont de nature schisteuse : des filons métalliques les entrecoupent verticalement et horizontalement dans plusieurs endroits. Il est étonnant que les Appennins de la Calabre soient les seuls composés extérieurement de roches primitives, tandis que ces montagnes, depuis leur origine à la Bocchetta dans la Ligurie jusqu'à la Basilicate dans le royaume de Naples, paraissent n'être composées que de roches calcaires secondaires; mais ce que je viens de dire met hors de doute, que le noyau des Appennins soit granitique depuis leur séparation des Alpes jusqu'en Calabre, où ils se dépouillent des roches calcaires et se montrent à nu. Si les circonstances me le permettent, et si mes occupations me laissent assez de loisir, je ferai connaître la Flore du sud du royaume de Naples, ainsi que sa géologie, lesquelles sont également intéressantes, sans négliger cependant l'histoire des maladies qui y règnent, et sans oublier d'entrer dans quelques détails rélatifs à la zoologie : je suivrai les traces des *Collonna*, des *Imperati*, des *Sarcone*, des *Cirillo*, des *Cavolini*, des *Petagna*, des *Dolomieu*, des *Hamilton*, des *Swinburne*, etc.

Les médecins-adjoints *Astier* et *Damiron*, annoncés par la lettre du Ministre, du 13 septembre, sont arrivés au quartier-général dans les premiers jours de novembre. Le docteur *Picas*, médecin-ordinaire, annoncé par la même lettre, a rejoint dans le courant de décembre.

Les phthisies pulmonaires, simples ou tuberculaires, ont fini par emporter les malades dans les deux derniers mois de l'année. Cette

maladie règne en Pouille parmi les soldats Français : les habitans du pays n'en sont nullement attaqués ; elle paraît être dépourvue de contagion, et se déclare ordinairement à la fin de l'été, à la suite de l'émoptysie, de quelques typhus, et des dyssenteries chroniques. Le médecin *Donati*, qui est à Andria, m'en a rendu compte plusieurs fois, et m'a fait connaître que les traitemens indiqués par les meilleurs auteurs pour combattre cette maladie, ont échoué. Le docteur *Renoult* ayant vécu long-temps en Pouille, et connaissant parfaitement le climat de cette province, croit que l'hémophthisie ou la phthisie est le résultat de l'action des chaleurs longues et continuées sur les corps qui sont déja affaiblis et exténués par les fatigues de la guerre, ou par des maladies successives, ou par des infirmités chroniques : je suis du même avis, et j'ajouterai que les eaux du pays, ainsi que la transition subite du vent du nord, sec et froid, au vent du sud, chaud et humide, avec la sécheresse excessive de l'atmosphère et du sol pendant cinq ou six mois de l'année, contribuent singulièrement à développer ces maux de poitrine chez des personnes épuisées, sur-tout si elles sont originaires des climats froids de la France. Au reste, je me propose de raisonner plus au long sur ce sujet, aussitôt que j'aurai fait une tournée en Pouille.

Le nombre des fiévreux et des blessés étant considérablement diminué, on supprima à Naples l'hôpital de Saint-Jacques; on réunit tous les fiévreux à l'hôpital de la Trinité; on destina *Saint-Jean à Carbonara* pour les blessés, et les *Granili* pour les galeux et les vénériens. Par l'arrivée des médecins français,

et par la diminution des malades, nous licenciâmes sept médecins sur dix qu'il y en avait en activité de service : les trois autres qui restent sont employés en Calabre et remplissent parfaitement les devoirs de leur place : il est de toute justice qu'ils soient brevetés s'ils ne sont pas remplacés par des médecins français, car on ne peut pas les licencier sans faire souffrir le service.

Le médecin *Picart* a été attaché depuis le premier janvier à l'hôpital des *Granili*, pour le service des galeux qui montent à près de quatre cents : il les traite avec une bonne méthode, et il m'a déja communiqué le résultat de ses observations, qui est très-satisfaisant; entr'autres il a observé que plusieurs fièvres quartes opiniâtres sont disparues à l'éruption du vice psorique, fait très-connu des praticiens observateurs. Un cas de céphalalgie très-violente qui n'a cédé à aucun remède, et qui n'a pas été même soulagé ni par l'application des stimulans, ni par la méthode antiphlogistique, ayant triomphé des épispastiques, des épithèmes, de l'opium, des bains chauds, des boissons rafraîchissantes, des purgatifs, etc., a été observé à l'hôpital de la Trinité, par le docteur *Renoult :* elle a fait succomber le malade dans des douleurs atroces. L'ouverture cadavérique fait voir le cerveau rempli d'hydatides : c'est sans doute l'*hydatis cerebralis* des auteurs. On a observé les mêmes vers vésiculeux dans les viscères de plusieurs cadavres de malades qui ont terminé leurs jours à la suite des fièvres nerveuses.

Toutes les fois que j'ai vécu sur les bords de la Méditerranée, j'ai eu lieu d'observer que pendant le contraste du N.-E. et du S.-O.,

ces vents diamétralement opposés amenaient la pluie et des temps profondément nébuleux ; mais dans cette lutte très-opiniâtre, le premier vent finit par triompher de son rival, et le beau temps renaît. Telle a été l'alternative qui a eu lieu dans l'air pendant janvier et février 1807 ; il faut dire cependant que les beaux jours ont été plus communs que les mauvais. Si nos troupes avaient été bien casernées par-tout, si leur nourriture et leur boisson eussent été bien saines, et leur habillement complet, nous n'aurions pas eu dans nos hôpitaux, pendant une aussi belle saison, le quart des fiévreux que nous y avons soignés, quoique leur nombre n'ait pas été extraordinaire. Tous ceux qui ont écrit sur l'hygiène des armées de terre ou de mer, ont reconnu ces grandes vérités, et les ont développées avec beaucoup de clarté.

Le docteur *Bagnéris*, médecin de cette armée, a été promu au grade de médecin en chef de l'armée de Dalmatie : il est parti vers la fin de janvier ; en se rendant à sa nouvelle destination, il a emporté les regrets de tous ses collègues. Parmi ceux qui peuvent nous consoler de cette perte, on doit compter les docteurs *Renoult* et *Breugne*.

Quelques pleurésies ont paru dans le cours de janvier et de février 1807 : on les a toutes guéries avec des remèdes simples. Les conscrits qui sont arrivés nouvellement à l'armée par la route de l'Abruzze ont été assez sujets à cette maladie ; il en est resté un certain nombre dans l'hôpital de Pescara, où on les a bien traités. Les malades atteints d'anasarques, d'ascite, d'hydrothorax, de leucophlegmatie,

de timpanite, d'obstructions invétérées de la rate et du foie, spontanés ou survenus à la suite des fièvres, ont péri presque tous dans ces deux premiers mois de l'an 1807. En même temps un typhus assez grave a régné d'une manière épidémique en Calabre : le médecin *Colonna-Leca* en a été atteint à Monteléone, et a couru des dangers : c'est le vrai *synochus* des Nosologistes : il se manifeste par des symptômes en apparence inflammatoires, et finit par se déclarer un parfait typhus. Les médecins qui l'ont combattu par des moyens anti-phlogistiques, et sur-tout par la saignée, se sont trompés et ont vu finir mal la plupart de leurs malades : ceux qui dès le commencement ont adopté un traitement mixte de delayans acidules et d'antispasmodiques, et ont fini la cure par des remèdes excitans, ont bien réussi et ont sauvé tout le monde. Le docteur *Greco*, médecin de Cosenza fort instruit, m'a assuré que ces fièvres continues sévissaient presque tous les ans dans toute l'étendue de la Calabre et à la même saison, et paraissaient ordinairement après que les fièvres intermittentes avaient exercé leurs ravages.

A Naples, en Abruzze, et dans plusieurs autres endroits, les angines accompagnées d'une légère diathèse sthénique et d'une fièvre éphémère, ont affecté beaucoup de jeunes soldats et des habitans du pays : des gargarismes rafraîchissans et résolutifs, des lavemens simples, des boissons nitrées ou acidulées les ont fait passer en peu de jours : quelques-unes ont suppuré ; mais la plupart se sont terminées par la résolution. Les rhumes, les fièvres catarrhales muqueuses, et les ophtalmies ont été

très-communes; les premiers ont disparu avec les délayans froids selon la pratique de Naples, et les secondes n'ont pas résisté long-temps à l'action des sudorifiques, des antispasmodiques et des légers stimulans : j'ai remarqué que dans cette affection, ainsi que dans les insolations qui se manifestent avec les symptômes alarmans, mais passagers, l'infusion d'*arnica montana* avec de l'éther sulphurique, du laudanum liquide ou du camphre, répétée quelquefois, a opéré un bon succès : les collyres toniques et astringens ont parfaitement guéri les ophtalmies, qui n'étaient que des affections locales. Les fièvres nerveuses ont reparu à Naples et aux environs vers la fin de février : les fièvres quartes ont cédé, à cette même époque ou à l'approche du printemps, à l'efficacité de l'opium, de l'oxide de fer noir, de la noix de galle et des lavemens de quinquina, continués pendant tout l'hiver; il en est resté encore quelques-unes des plus invétérées, qui probablement ne disparaîtront qu'en avril ou en mai. Avec cette méthode curative ou avec l'opium seul à haute dose, secondé par le bon vin, sur-tout celui de Marcella ou ceux de la Calabre qui sont décidément fébrifuges, je suis parvenu à dompter les fièvres tierces et quartes, contractées à Gaéta et à Consenza pendant l'été, et qui étaient douées d'un génie malfaisant rare, et d'une opiniâtreté sans égale.

Les hôpitaux établis dans la ville de Naples sont en assez bon état : les services de santé et administratif s'y font bien : les malades n'y ont pas été tout-à-fait à l'abri du froid et de l'humidité pendant l'hiver, parce que nous

n'avons pas pu obtenir des réparations de peu d'importance, mais d'une grande utilité, telles que des vitres, des portes, des cloisons, etc., qui auraient entièrement fermé les salles. Les hôpitaux de Calabre, par les circonstances de la guerre et par l'épuisement du pays, sont encore mal montés : ils manquent des fournitures les plus nécessaires pour bien coucher les malades et pour amener leur guérison. Les autres hôpitaux établis dans les différentes provinces n'ont pas leurs fournitures au complet, mais ils sont passablement bien montés, et l'on fait des efforts pour améliorer leur situation.

Il y a maintenant (premier mars 1807) à l'armée, dix huit médecins, dont quinze brevetés et trois requis, et ce nombre est insuffisant.

Nous devons des actions de graces à M. *Arcambal*, commissaire-général de l'armée, et conseiller-d'Etat de S. M. le Roi des Deux-Siciles, ainsi qu'à M. *Colbert*, commissaire-ordonnateur; le premier, animé par une vigilance active, cherche, par ses soins prévoyans, à améliorer le sort de nos malades et la situation de nos hôpitaux, et nous sommes redevables au second d'avoir fait renaître l'ordre dans les hôpitaux de la Calabre, et disparaître l'horrible misère qui y régnait.

FIN.

De l'Imprimerie de MIGNERET, Imprimeur du Journal de Médecine, rue du Dragon, N.° 20, A PARIS.

